

# Moritz rasséréné

7 juin 2016

Dans les deux pièces qui composent l'essentiel de ses appartements au premier étage de la maison de Moritz, passant de l'une à l'autre mais à chaque fois pour se tenir dans de nouveaux voisinages comme à la recherche du point de vue adéquat, François Lazare s'interroge. La pendule familiale de Moritz dans le hall d'entrée vient de battre onze heures trente. Encore une heure et le déjeuner sera servi dans la salle à manger. C'est long, comme s'en avise bruyamment l'estomac de François Lazare. Le petit-déjeuner ne fut pourtant ni plus frugal ni plus abondant que d'habitude. Un peu plus étiré, sans doute, car ce matin Moritz s'est attardé dans la cuisine debout sa tasse de café à la main que, comme tous les matins, il était venu remplir pour se retirer aussitôt après avec force révérence et l'aller boire dans le jardin tout en dirigeant Aziz de près ou de loin selon son humeur. Mais pas ce matin. Ce matin Moritz était entré l'air soucieux. C'est ce Moritz-là, très peu familier, qui depuis son retour dans ses appartements trois heures plus tôt n'en finit pas de précipiter François Lazare dans de nouvelles réflexions et qu'il a d'abord essayé de chasser de son esprit, mais en vain, en s'appliquant à la lecture d'un manuel de mathématiques particulièrement retors. Plutôt que de poursuivre assis sa partie de cache-cache de toute évidence condamnée à l'échec puisque même sur son ongle l'enchaînement des formules ne prend pas, François Lazare s'est mis debout et a commencé à se déplacer sur les lames grinçantes du parquet pour y poursuivre, sans réserve cette fois, ses réflexions qui ne demandent qu'à l'entraîner au large. Afin de mettre malgré tout un peu de méthode dans cette poursuite qui autrement prendrait des allures de folle échappée, il va finalement se mettre en équilibre, le talon du pied gauche dans le prolongement du gros orteil du pied droit, sur la ligne de démarcation qui, entre deux lames du parquet, séparent au sol le bureau et la chambre à coucher. Pour ne pas tomber François Lazare funambule n'a que son attention sur ce qui s'est passé ce matin-là dans la cuisine. De la bande instable qui le soutient au-dessus des abîmes de la perplexité il revoit tout. Comme tous les matins, lorsqu'il avait fait son apparition dans la cuisine à huit heures exactement les journaux du jour, un français, un allemand, un anglais, un espagnol, un italien et un américain, faisaient une pile sur la table. Sa tasse fumait comme si une main promptissime venait d'y verser le café très noir. Dans le grille-pain deux tranches de pain épaisses et blondes attendaient leur tour. Sur deux petites assiettes en porcelaine un quart de motte de beurre et une grosse cuillère de confiture à la fraise tout droit sortie des mains magiciennes

d'Annette étaient à son entière disposition. Il s'était assis et avait commencé par une gorgée de café aspirée du bout des lèvres. De toutes les pièces de la maison la cuisine était la plus fraîche l'été, comme aussi la plus chaude l'hiver. Plus que les informations du jour qui lui donnaient pourtant l'image du monde dans laquelle il se déplaçait ensuite jusqu'au soir, c'était cette fraîcheur que tous les matins d'été il venait chercher dans la cuisine. Derrière la porte de la remise il avait entendu Annette qui procédait à ses propres déplacements dont il savait que, par des voies à jamais impénétrables, les siens et tous ceux de la maison dépendaient. Une fois elle avait traversé la cuisine en s'excusant pour aller porter dans l'entrée trois cageots vides. François Lazare avait proposé son aide, poliment refusée. Il devait prendre des forces pour ses travaux autrement plus importants que ceux de la maison. François Lazare n'avait pas discuté et pour donner le change avait déplié le FAZ. Il allait soumettre à l'épreuve du grill les deux vierges martyrs lorsque, au lieu d'Annette, Moritz avait poussé la porte de la cuisine. Il devait faire très chaud déjà dans le jardin car le pauvre dégoulinait. François Lazare avait essayé, sinon de le faire parler, du moins de l'enjouer un peu mais c'était un Moritz taciturne et préoccupé qui, debout devant lui et sans le regarder, avait rempli sa tasse. Il avait fini par lui demander si tout allait bien.

- Je ne sais pas, monsieur Lazare, je ne sais pas. Les gens parlent.

- Quels gens ? avait demandé en souriant François Lazare tout en invitant d'une main Moritz à s'asseoir, à quoi celui-ci, renfrogné comme un petit garçon entre la colère et l'humiliation, n'avait donné aucune suite.

- Dans la rue. Dans le Kiez. Sur la Montagne. Partout.

- Et que disent-ils, les gens ?

Moritz avait hésité. Pour lui donner le temps dont il avait besoin, François Lazare avait replié le FAZ et s'était versé un peu de café. Pendant plusieurs minutes, Moritz, debout, immobile, avait regardé par terre. Soudain il avait relevé les yeux pour les enfoncer dans ceux de François Lazare très déconcerté de découvrir son fidèle Moritz au bord des larmes.

- Monsieur Lazare, est-ce que ça avance ?

- Quoi, Moritz ? Ça quoi ?

- L'Enquête. Est-ce qu'elle avance ?

Pris au dépourvu, François Lazare n'avait pas répondu tout de suite. Heureusement pour lui Annette était repassée dans le dos de Moritz pour aller s'enfermer à nouveau dans la remise et y reprendre ses déplacements invisibles. Tout ce temps Moritz avait gardé ses yeux humides dans ceux de François Lazare qui cherchait une issue en essayant de s'en donner l'air le moins possible. Il avait fini par lui répondre en y mettant tout l'enjouement qu'il avait en réserve à cette heure encore matinale.

- Bien sûr qu'elle avance. Pourquoi ?

- C'est bien ce que je pensais ! s'écria Moritz subitement et comme miraculeusement confirmé dans la totalité de ses droits, de ses prérogatives et de ses prétentions. Ah ! Monsieur Lazare, si vous saviez comme les gens sont médisants. Une vraie penderie !

Un Moritz prêt à en découdre avec tous les vilains d'ici-bas avait chassé de la cuisine le pitoyable Moritz qui, convaincu de haute-trahison, n'avait pas demandé son reste.

- Monsieur Lazare. Je ne voudrais pas être impoli mais je crois qu'il est maintenant l'heure pour vous de remonter poursuivre l'Enquête. Le déjeuner sera servi à l'heure habituelle. Vous n'avez besoin de rien ?

François Lazare soudain mis au garde-à-vous par Moritz avait fait mine que non.

- Très bien. Mais vous n'oubliez pas ce que vous m'avez promis, hein ? Dès que vous êtes arrivé à la fin de l'Enquête, vous ne dites rien ni à Aziz ni à Annette ni à ce coquin de Zwaenepoel ni à personne. Vous me laissez aller la proclamer tout seul dehors. Ah ! Monsieur Lazare ! Les maudites gens l'auront bien bouclée alors, vous pouvez me croire ! Mais vite, vite, je vous retiens, je ralentis l'Enquête. Je vais retrouver Aziz dans le jardin. Bien du succès pour ce matin, monsieur Lazare.

C'était son Moritz, celui qu'il connaissait sur le bout des doigts, entretemps redescendu de l'estrade bricolée à la va-vite sur laquelle il s'était élevé afin de donner à François Lazare un avant-goût exclusif de la grandiose proclamation à laquelle il se préparait nuit et jour, qui était triomphalement sorti de la cuisine pour retourner dans la fournaise.

C'est le même Moritz triomphal que François Lazare retrouve lorsque, furtivement, un peu soulagé, mais un peu seulement, maintenant qu'il a revu la scène, il se rapproche de la fenêtre de son bureau. Les instructions de Moritz à Aziz, données à voix aussi peu haute que possible afin de ne pas perturber la poursuite de l'Enquête au premier étage, lui parviennent à peine affaiblies par la vitre, la hauteur et les épaisses frondaisons. Si l'Enquête se poursuit toute seule, ce que François Lazare se garde bien de dire à Moritz qui serait incapable de comprendre les tenants et aboutissants d'un attentisme, fût-il méthodique, qu'il jugerait très mal placé compte tenu de la gravité générale de la situation mais plus encore de sa réputation à lui, Moritz, dans le Kiez et plus encore auprès de ses Kumpeln toujours à l'affût du moindre manquement, la bonne tenue du jardin, elle, demande une attention de tous les instants. Aux instructions de Moritz répondent des tressaillements dans les fleurs, dans les plantes et jusqu'à la cime des arbres, des bruits d'objets qu'on rentre, qu'on sort, qu'on déplace, qu'on déplie, qu'on scie, qu'on remplit, qu'on vide, qu'on cloue, qu'on visse, qu'on martèle, qu'on perce, qu'on plante, qu'on fait tomber, qu'on casse, qu'on jette, qu'on fauche, qu'on bêche, qu'on arrache, le tout ponctué ici et là d'arrosages qui montent parfois en grandes gerbes quand ce n'est pas tout simplement la tête d'Aziz qui soudain sort des feuillages à la recherche d'une grappe

de cerises ou d'un nid de guêpes tandis qu'en bas de l'échelle Moritz y va de ses ultimes directives. François Lazare se rend compte qu'il n'a jamais entendu la voix d'Aziz. C'est que, comme avec Hippias Zwaenepoel, et dans une moindre mesure avec Annette, Moritz veille à ce que tous ses contacts avec le monde extérieur passent par lui uniquement, Moritz, le futur et unique annonciateur de la nouvelle de l'Enquête enfin parvenue à son terme. Son Argus aussi, le vigilant Moritz auquel François Lazare, tandis qu'il laisse l'Enquête se poursuivre seule de son côté, donne le change en acceptant de passer dans ses appartements les quatre heures qui séparent le déjeuner du petit-déjeuner. Le temps que François Lazare n'y prend pas pour poursuivre l'Enquête, c'est le temps que dans le dos mais plus encore au-dessus de Moritz il prend pour avancer secrètement ses travaux mathématiques mais aussi de plus en plus pour résoudre l'énigme à lui soumise par l'apparition de son saint patron.